

SALLE DES CONCERTS – CITÉ DE LA MUSIQUE

LUNDI 19, MARDI 20, MERCREDI 21, JEUDI 22
ET VENDREDI 23 SEPTEMBRE 2022 – 20H

The Divine Comedy Rétrospective



CITÉ DE LA MUSIQUE
PHILHARMONIE
DE PARIS

LES PODCASTS DE LA PHILHARMONIE DE PARIS



Face à Christophe Conte, Neil Hannon se livre sur son rapport à la France, et décrit l'influence qu'ont pu exercer sur sa création les artistes et chanteurs hexagonaux. Une série de podcasts en 5 épisodes à retrouver sur le site de la Philharmonie de Paris, ainsi que sur toutes les plateformes d'écoute.

Disponible en version française et en version anglaise.



Sommaire

LUNDI 19 SEPTEMBRE 2022 – 20H ————— P. 5

Liberation (1993), *Promenade* (1994)

MARDI 20 SEPTEMBRE 2022 – 20H ————— P. 9

Casanova (1996), *A Short Album About Love* (1997)

MERCREDI 21 SEPTEMBRE 2022 – 20H ————— P. 13

Fin de siècle (1998), *Regeneration* (2001)

JEUDI 22 SEPTEMBRE 2022 – 20H ————— P. 17

Absent Friends (2004), *Victory for the Comic Muse* (2006)

VENDREDI 23 SEPTEMBRE 2022 – 20H ————— P. 21

Bang Goes the Knighthood (2010), *Foreverland* (2016)

Programme

The Divine Comedy

Rétrospective

LUNDI 19 SEPTEMBRE 2022 – 20H

The Divine Comedy

Liberation (1993)

ENTRACTE

The Divine Comedy

Promenade (1994)

Neil Hannon, chant

Andrew Skeet, piano

Ian Watson, accordéon, claviers

Tim Weller, percussions

Simon Little, basse

Tosh Flood, guitares

John Evans, guitares

Lucy Wilkins, violon

Calina de la Mare, violon, alto

Chris Worsey, violoncelle

Sarah Field, trompette, saxophones

Christian Forshaw, saxophones, flûte

FIN DU CONCERT VERS 22H30.

Les œuvres

Malgré son allure d'oisillon tombé du nid, avec sa chevelure canari et sa carrure de serin, Neil Hannon n'est pas né de la dernière pluie pop britannique lorsqu'il publie *Liberation* au cours de l'été 1993. «I Was Born Yesterday», l'une des chansons, indique toutefois que le jeune Nord-Irlandais, alors âgé de 23 ans, entend reprendre à zéro The Divine Comedy, aimable trio sans éclat, dont le premier mini-album *Fanfare for the Comic Muse* ne s'est pas distingué de la masse indie-rock lors de sa sortie en 1990. Comme à l'étroit parmi les guitares fourchues, sa voix a du mal à se déployer, tout comme son style qui apparaît alors un peu confus quand The Stone Roses, The La's et toute une nouvelle vague de groupes venue du nord de l'Angleterre s'offre les unes des magazines et reçoit l'acclamation du public. Pendant l'enregistrement, seul Sean O'Neill, membre des éminents Undertones qui produit l'album, remarque une ressemblance entre le chant de Hannon et celui d'un grand oublié des hautes altitudes pop des années 1960, Scott Walker. Flatté en apparence par cette comparaison, Neil dissimule le fait qu'il n'a jamais entendu parler de Scott, ni de son groupe, The Walker Brothers. Quelques mois plus tard, il achète une compilation regroupant les meilleurs titres des faux frères Walker et de Scott en solo, et le choc est si puissant, tellurique, qu'il reconnaîtra n'avoir rien écouté d'autre au cours des cinq années suivantes. Ces cinq années vont métamorphoser le poussif trio en un palais des merveilles, avec désormais le seul Neil en bâtisseur, inspiré par les grands maîtres en architectures baroques.

Liberation, encore un titre qui traduit cette folle échappée, ne s'est toutefois pas construit sans douleur. Pendant des mois, Neil s'enferme dans une maison de Fivemiletown, petite bourgade de la campagne nord-irlandaise, où il se nourrit frénétiquement de littérature (Anaïs Nin, Fitzgerald, dont une nouvelle de 1920, *Bernice Bobs Her Hair*, inspirera la chanson du même titre) et de films européens, tandis qu'il compose et écrit avec la même ferveur. «Je savais que cet album allait me sauver lorsque j'aurais les moyens de le faire», dira-t-il plus tard, mais du côté de son label, Setanta, l'objectif est de faire appel à un producteur chevronné, Ian Broudie de The Lightning Seeds.

Les mois passent, Ian Broudie a un agenda rempli à ras bord et Neil Hannon ronge son frein avec une telle obstination, frustré par l'attente, qu'il emmagasine assez de chansons pour remplir deux albums. *Liberation* et *Promenade* naissent ainsi du même élan, et si Ian Broudie ne trouvera jamais le temps de s'y pencher, le miracle finit par se produire

dans l'enceinte du studio Fundamental de Londres, où Hannon va s'employer à jouer de la plupart des instruments et s'improviser arrangeur, simplement aidé par un batteur, un joueur de cor et un duo de jeunes musiciennes, une violoniste et une violoncelliste, qui créent en multipliant les pistes l'illusion d'un petit orchestre de chambre. Outre Scott Walker, dont il a peu ou prou adopté le chant de crooner capiteux, Hannon est fasciné par Michael Nyman mais aussi par les musiques de films de John Barry et la « baroque-pop » des années 1960, et s'il n'a pas les moyens de se payer un clavecin, instrument roi de cette préciosité recherchée, un orgue Yamaha fera là encore office de faux-semblant. « Death of a Supernaturalist » ou « Your Daddy's Car » s'en retrouvent embellis d'une irrésistible distinction.

Mais cette conversion tardive aux beautés acoustiques ne fait pas oublier que Neil Hannon a grandi au son de la pop synthétique des années 1980, celle de The Human League et de New Order, qu'il a digéré à sa façon sur un single, *Europop*, composé et publié alors qu'il s'imaginait encore en roitelet des dancefloors. Truffé de références littéraires (Tchekhov sur « Three Sisters », William Wordsworth sur « Lucy ») dans la veine des Smiths, dont il adopte par moments les guitares incisives, *Liberation* est un disque charmeur et varié qui ne dévoile toutefois pas encore toute l'amplitude du talent de *songwriter* de Hannon. Passablement ignoré au Royaume-Uni, où il est vu comme une sorte de trublion exotique peu en phase avec l'ethnocentrisme de la britpop qui commence à émerger, Neil reçoit en revanche un accueil enthousiaste en France – l'amour qu'on lui porte ici ne s'estompera jamais au cours des trente années suivantes –, et ce n'est pas par hasard s'il choisit pour la pochette de *Promenade*, en 1994, de poser devant la Pyramide du Louvre. Accompagné cette fois par un véritable quatuor à cordes, du souffleur tout-terrain Joby Talbot et gratifié par son label de moyens revus à la hausse après le succès continental de *Liberation*, *Promenade* affine encore un peu mieux le profil de cet excentrique, moderne et désuet à la fois, qui égrène les noms de ses écrivains préférés sur « The Booklovers » quand le monde du rock a les yeux rivés sur le grunge – l'ouragan Nirvana est passé par là – et que la techno constitue l'autre domination forte de l'époque. Les sublimes « Geronimo », « When the Lights Go Out All Over Europe » et « Tonight We Fly » (joué depuis en fin de concert pour faire décoller en communion les foules) suffisent à installer durablement cet « outsider » dans le paysage.

Christophe Conte

Programme

The Divine Comedy

Rétrospective

MARDI 20 SEPTEMBRE 2022 – 20H

The Divine Comedy

Casanova (1996)

ENTRACTE

The Divine Comedy

A Short Album About Love (1997)

Neil Hannon, chant

Andrew Skeet, piano

Ian Watson, accordéon, claviers

Tim Weller, percussions

Simon Little, basse

Tosh Flood, guitares

John Evans, guitares

Lucy Wilkins, violon

Calina de la Mare, violon, alto

Chris Worsey, violoncelle

Sarah Field, trompette, saxophones

Christian Forshaw, saxophones, flûte

FIN DU CONCERT VERS 22H30.

Les œuvres

Auréolé par son succès français mais encore relégué dans les marges de la puissante presse britannique de l'époque, Neil Hannon aborde le successeur de *Promenade avec*, à l'esprit, l'inconfortable incertitude de son avenir. Son fragile petit empire est-il un mirage appelé à s'évaporer aussitôt ou, au contraire, parviendra-t-il à en élargir encore les frontières ? Dans son carnet de notes de l'époque, il se demande « comment devenir riche et célèbre sans vendre son âme ». Même teintée d'ironie cette question l'obsède, car ses modèles avoués que sont Burt Bacharach, Jimmy Webb ou Serge Gainsbourg ont su, en leurs temps, conjuguer la haute voltige de leurs compositions avec des résultats comptables sonnants et trébuchants. La posture d'artiste maudit et incompris n'a plus la cote, surtout outre-Manche où la pop a retrouvé au cours des années 1990 sa dynamique des sixties, en reproduisant peu ou prou les recettes éculées des rivalités tribales et des joutes adolescentes. Il n'a que 25 ans mais se sent un peu vieillot parmi les nouveaux maîtres du jeu que sont Blur, Supergrass et Oasis.

Une proposition vient à point nommé, celle d'écrire un morceau pour le générique de la sitcom *Father Ted*, appelée à cartonner sur Channel 4 et à lui apporter, sinon richesse et célébrité, au moins une exposition nationale inespérée. À la même époque, son label Setanta décroche également la timbale avec le hit-single « A Girl Like You » du vétéran de la pop écossaise Edwyn Collins, et par un effet collatéral bienvenu Neil se voit accorder des crédits inattendus pour réaliser un nouvel album au diapason de ses ambitions. Comparé aux deux précédents, réalisés avec des bouts de ficelles qui ont l'air de rubans dorés, *Casanova* embarque plus de cinquante musiciens, essentiellement des cordes, bois et cuivres, pour une croisière grand luxe qui se déplace à travers pas moins de six studios (dont le Studio 2 de Abbey Road, celui des Beatles) au cours du second semestre de l'année 1995. À sa sortie au printemps suivant, l'album procure cette impression d'une grande œuvre en cinémascope qui aurait succédé à deux honorables et séduisants brouillons en Super 8. Sentiment qui ne trompe pas puisque trois singles parviendront à se hisser dans le top 30, dont l'imparable « Something for the Weekend » qui grimpe jusqu'à la treizième marche.

En France, l'accueil est encore plus enthousiaste, Hannon se voyant même proposer d'enregistrer une version en français de « Becoming More Like Alfie » en duo avec Valérie Lemerrier. L'Eurostar, mis en place en 1994, a facilité les échanges avec le continent et Neil Hannon est un tunnel transmanche à lui tout seul, en témoignent les titres « In & Out of Paris & London » ou encore « The Frog Princess », qui évoque l'idylle du chanteur avec

une journaliste française. Le délicat « Songs of Love », d'après le thème musical composé pour *Father Ted*, donne à considérer autrement qu'en petit orfèvre de série B cet Irlandais qui prouve son endurance à écrire des classiques dignes de ses maîtres tout en évitant de se prendre au sérieux.

Avec « The Dogs & the Horses », l'ombre de Scott Walker (et par effet miroir celle de Jacques Brel) se rapproche de ses épaules étroites, mais il ne tremble pas. Dans sa poursuite d'un bonheur enfin à portée de main, Neil décide de ne pas laisser refroidir son moteur, et seulement dix mois après *Casanova* paraît *A Short Album About Love*, qui démarre par un titre imposant justement baptisé « In Pursuit of Happiness ». Avec une opulente formation assemblée pour l'occasion, il décide cette fois d'enregistrer *live*, lors des répétitions d'un show au Shepherd's Bush Empire de Londres, à l'aide d'un studio mobile, ces sept nouvelles chansons qui donnent encore une nouvelle dimension à son art divin du *songwriting*. Les durs d'oreille auront beau persister à le considérer comme un cousin d'Austin Powers, dont le premier volet des aventures sort sur les écrans la même année, Neil Hannon n'a rien d'un amuseur kitsch et antitadé. Avec « Everybody Knows (Except You) » ou les immenses « Someone » et « Timewatching », il atteint à l'évidence une profondeur et une densité qui n'ont rien en commun avec le retour de l'*easy listening*, style de musique populaire qui amuse la galerie à la même époque.

Ce « court album » marque aussi une rupture avec les trois précédents, car c'est désormais Joby Talbot qui est chargé d'en réaliser seul les arrangements, Neil se concentrant sur l'écriture et l'interprétation, et cette vision légèrement extérieure apporte à l'évidence une impétuosité nouvelle aux chansons, accentuée par la prise de son *live*. De tous les albums de Divine Comedy, ce petit disque de transition est paradoxalement celui qui donne le plus le sentiment que Neil Hannon se laisse porter par l'orchestre, un peu comme Sinatra ou Andy Williams en leurs temps, tout en étant au plus près de sa vérité de compositeur et de mélodiste. Sans doute parce qu'il n'a pas réfléchi à un concept, une imagerie un peu burlesque comme sur les précédents (la pochette le montre à travers une vitre criblée par la pluie), il sort de son personnage pour se mettre en quête d'émotions et de vibrations plus enfouies, plus personnelles, même s'il confessera avoir écrit ces chansons d'une traite, pendant la tournée, quasiment en écriture automatique. Un petit album mais, à bien des égards, un pas de géant pour Hannon.

Christophe Conte

Programme

The Divine Comedy

Rétrospective

MERCREDI 21 SEPTEMBRE 2022 – 20H

The Divine Comedy

Fin de siècle (1998)

ENTRACTE

The Divine Comedy

Regeneration (2001)

Neil Hannon, chant

Andrew Skeet, piano

Ian Watson, accordéon, claviers

Tim Weller, percussions

Simon Little, basse

Tosh Flood, guitares

John Evans, guitares

Lucy Wilkins, violon

Calina de la Mare, violon, alto

Chris Worsey, violoncelle

Sarah Field, trompette, saxophones

Christian Forshaw, saxophones, flûte

FIN DU CONCERT VERS 22H30.

Les œuvres

Chaque fois qu'il repense à cette *Fin de siècle* (l'album comme la période), Neil Hannon éprouve « l'impression d'avoir embarqué sur des montagnes russes particulièrement extravagantes » et d'en être ressorti « étourdi, exalté et un peu nauséux ». C'est souvent le sentiment que partagent ceux qui écoutent cet album, le plus tonitruant et perturbant de sa discographie. En six ans à peine, le nombre de choses accomplies par The Divine Comedy, ce parcours que l'on n'hésitera pas à qualifier de « dantesque », a en effet de quoi donner le vertige. La fin du siècle est en approche, la fin d'un cycle également – celui de sa collaboration avec son label de toujours, Setanta –, et Neil regarde devant lui tout en remontant les époques jusqu'à la fin du siècle précédent, celui notamment de la Sécession viennoise et de Gustav Klimt, des prémices de l'expressionnisme avec Edvard Munch, de l'Art nouveau et des convulsions fertiles qui dominent alors le milieu artistique. Le développement d'Internet promet un nouveau monde futuriste et connecté, mais si « Generation Sex » parle du présent (de l'hédonisme contemporain, mais aussi des tabloïds et de la mort tragique de la princesse Diana), il exhale de cet album noir et blanc cette atmosphère de décalage décadent propre à la vieille Europe. Les moyens mis en œuvre sont impressionnants : soixante musiciens du Brunel Ensemble de Brighton (les mêmes que sur *A Short Album About Love*) et quasiment autant de choristes issus du Crouch End Festival Chorus. Plus volontiers inspirés par les comédies musicales de Andrew Lloyd Webber que par le « light entertainment » de Burt Bacharach, Neil Hannon et Joby Talbot (désormais installé au poste d'arrangeur), comme le producteur Jon Jacobs, n'hésitent pas à donner dans le tempétueux avec cet orchestre qui semble parfois se battre contre des éléments déchaînés (« The Certainty of Chance », « Here Comes the Flood »), suivant aussi les traces de Kurt Weill (« Life on Earth »), voire celles de Wagner (« Sweden »).

Malgré cette démesure et le côté ténébreux de certaines orchestrations, *Fin de siècle* est toutefois un album qui préserve ses moments d'euphorie et de lumière, comme sur « National Express », qui décrochera la plus haute place jamais atteinte par The Divine Comedy dans les charts britanniques (8^e) et deviendra instantanément l'autre hymne fédérateur des concerts avec « Tonight We Fly ». L'autobiographique « Sunrise », en toute fin de programme, reste en outre le titre de tout son répertoire où Niel se dévoile le plus, avec un final qui n'aurait pas à rougir face aux plus ambitieuses pièces de Broadway.

Après ce disque de toutes les outrances, le changement de label et de millénaire aidant, comme le passage à la trentaine de Neil, un autre chapitre radicalement différent s'ouvre avec le disque *Regeneration*. Accueilli en grande pompe chez Parlophone, la division d'EMI qui cumule alors les succès (Coldplay, Supergrass, Gorillaz), Neil se voit offrir la possibilité de travailler avec le producteur Nigel Godrich, dont l'empreinte sur l'époque est quasi hégémonique après le choc générationnel qu'a représenté *OK Computer* de Radiohead, autre groupe Parlophone. Mais le changement notable de style (y compris de style vestimentaire, Hannon dira plus tard qu'il s'est forcé pour la seule fois de sa vie à porter des jeans) n'est pas uniquement dû à la présence de Godrich derrière la console.

À l'époque de l'écriture des chansons, le chanteur et sa femme Orla viennent d'emménager au nord de Londres, dans le quartier de Muswell Hill cher aux Kinks, et Neil n'a pendant des mois qu'une guitare à sa disposition pour composer. Cette contrainte l'oriente vers des chansons plus simples, appelant des orchestrations plus resserrées, légèrement plus rock. Pour la première fois depuis son mini-album de 90, il n'apparaît pas sur la pochette, et sur les photos où il arbore une coiffure anormalement relâchée, il est également entouré d'un groupe, celui qui l'accompagnera sur scène à l'époque. Ces changements d'apparence conditionnent un son général plutôt orienté vers les guitares (certaines assez orageuses comme sur la chanson-titre), et si ses admirateurs de toujours s'en trouvent passablement désorientés, la presse musicale britannique le prend pour la première fois au sérieux.

Débarrassé de son costume excentrique de nouveau Noël Coward, Neil Hannon perd en originalité ce qu'il gagne en modernité, rattachant les wagons de la britpop, laquelle n'est toutefois pas loin du terminus en 2001. Comme toujours, il est sauvé par la solidité des compositions, et les «Bad Ambassador», «Perfect Lovesong», «Eye of the Needle» ou «Love What You Do» possèdent cette grâce unique qui a fait sa réputation. Neil est alors père d'une petite fille et il ne cache pas que le changement de label était en partie motivé par le désir de vendre plus de disques, notamment en Angleterre, ce qui sera partiellement le cas, faute de singles capables de rivaliser dans les compétitions de l'époque. Considéré comme un disque à part, celui de «Neil Hannon en jeans» et non en costard de tweed, *Regeneration* mérite toutefois d'être redécouvert sans les parasitages de l'époque, avec les vingt ans de distance qui nous en séparent désormais.

Christophe Conte

Programme

The Divine Comedy

Rétrospective

JEUDI 22 SEPTEMBRE 2022 – 20H

The Divine Comedy

Absent Friends (2004)

ENTRACTE

The Divine Comedy

Victory for the Comic Muse (2006)

Neil Hannon, chant

Andrew Skeet, piano

Ian Watson, accordéon, claviers

Tim Weller, percussions

Simon Little, basse

Tosh Flood, guitares

John Evans, guitares

Lucy Wilkins, violon

Calina de la Mare, violon, alto

Chris Worsey, violoncelle

Sarah Field, trompette, saxophones

Christian Forshaw, saxophones, flûte

FIN DU CONCERT VERS 22H30.

Les œuvres

Après la parenthèse *Regeneration* et ses compromis avec le son de l'époque, Neil Hannon redevient trois ans plus tard l'atemporel dandy de la scène britannique, posant tel Oscar Wilde (cité dans la chanson-titre) sur la pochette de cet *Absent Friends* que ses admirateurs les plus éclairés considèrent comme son grand œuvre. Il reconnaîtra plus tard avoir été jaloux du talent foudroyant d'un jeune auteur-compositeur-interprète alors en plein essor, l'Américano-Canadien Rufus Wainwright, au point de chercher (et de réussir) avec *Absent Friends* à culminer sur des sommets voisins. L'ombre de Scott Walker n'est jamais loin non plus, tout comme celle de Ray Davies et du naturalisme mélancolique des Kinks, dont le studio Konk sera d'ailleurs l'un des théâtres de ce retour en majesté. Joby Talbot assure pour la dernière fois les orchestrations plantureuses (la plupart des titres ne reposent que sur les cordes), tandis qu'un nouveau producteur, Guy Massey, formé à l'école de l'excellence Abbey Road, donne l'espace et le relief que réclamaient ces compositions souvent poignantes, logiquement lyriques, mais sans une once d'emphase.

Si Neil a tendance à minimiser son génie en prétendant avoir cherché à faire un disque à écouter devant « un feu de cheminée, un verre de sherry à la main et un labrador à ses pieds », *Absent Friends* est tout sauf un petit exercice maniéré de crooner pop déphasé, mais bien l'aboutissement d'une quête obsessionnelle entamée dix ans plus tôt. S'il s'aventure brièvement sur le terrain inconnu de la country, avec un « Freedom Road » que Johnny Cash aurait pu s'approprier au crépuscule de sa carrière, Hannon sort peu de la chamber pop dont il a contribué à rebâtir les cloisons et à redonner leur éclat aux lustres, boiseries et tentures, laissant toutefois sur le seuil son personnage burlesque pour adopter une gravité bienvenue.

Si le titre évoque le deuil, c'est en partie celui de l'insouciance et des extravagances d'hier, compensées sans regret par une plénitude enfin trouvée, en harmonie avec une vie personnelle plus stable et épanouie (« Charmed Life », à propos de sa fille). L'écriture en cavalcade est toujours de mise (« Absent Friends », « Come Home Billy Bird »), une fausse désinvolture à la Randy Newman commence aussi à infiltrer son style (« Sticks & Stones », avec l'accordéon de Yann Tiersen) et l'influence des compositeurs hollywoodiens, notamment Elmer Bernstein (« Leaving Today », « The Wreck of the Beautiful »), confère encore un peu plus de profondeur de champ aux orchestrations. La déclinaison des « amitiés » électives ou fictives (« My Imaginary Friend », « Our Mutual Friend ») donne lieu aux prouesses orchestrales les plus divinement soyeuses de son répertoire, tandis qu'il demeure avec

« The Happy Goth », chanson qui jongle entre trois ambiances (ballade, bossa et pop euphorique), le portraitiste le plus fin de son temps.

Embarqué à nouveau avec Guy Massey, mais collaborant cette fois avec un nouvel arrangeur, Andrew Skeet, Neil revient deux ans plus tard avec un nouvel album sensiblement différent, dont le titre, *Victory for the Comic Muse*, emprunté à E. M. Forster, renvoie à son premier mini LP. Pas de retour au son indie-rock de l'époque, mais à des compositions dynamiques, portées plus volontiers par les cuivres et les bois que par les cordes, la majorité des titres ayant été enregistrés dans les conditions du *live* aux studios RAK de Londres. Arrivé sur place avec une vingtaine de chansons, sans direction précise, l'orfèvre irlandais, rompu à toutes les acrobaties, articule un disque charmant d'éclectisme et de contrastes, emballé dans une pochette humoristique façon timbres-poste des années 1930.

Au démarrage en fanfare où il laisse éclater au grand jour son amour adolescent pour Electric Light Orchestra (« To Die a Virgin ») et poursuit par deux autres titres tonitruants (« Mother Dear » et son galop rythmé au banjo, et le carillonnant « Diva Lady »), Neil fait succéder une paire de ballades parmi les plus vibrantes de son répertoire. De son propre aveu, « A Lady of a Certain Age », d'abord écrit pour Jane Birkin, était une façon pour lui de s'inscrire dans les pas des géants Aznavour et Michel Legrand, quand « The Light of Day » est un autre de ces classiques anachroniques qui auraient pu jaillir chez The Left Banke ou Zombies en 1968. Pour la seule fois dans sa carrière, il fait figurer une reprise sur l'album et non sur une face B, et c'est le feu follet néoromantique de The Associates, « Party Fears Two », revampé en version orchestrale, qui bénéficie de cette exception.

La dernière partie de l'album est marquée par des pièces complexes (« Count Grassi's Passage Over Piedmont », écrit d'après une reproduction d'une peinture, ou encore « Snowball in Negative »), une valse digne d'un bal du gouverneur (« The Plough ») et l'extravagant « Arthur C. Clarke's Mysterious World », baptisé d'après une célèbre série TV anglaise des années 1980. À 35 ans, parfaitement calé dans son personnage de pop-singer excentrique capable de divertir et d'émouvoir, Neil Hannon approche une forme de plénitude artistique. Et même s'il ne semble plus faire partie d'aucune compétition, il affirme un peu plus sa présence sereine dans le paysage musical des années 2000.

Christophe Conte

Programme

The Divine Comedy

Rétrospective

VENDREDI 23 SEPTEMBRE 2022 – 20H

The Divine Comedy

Bang Goes the Knighthood (2010)

ENTRACTE

The Divine Comedy

Foreverland (2016)

Neil Hannon, chant

Andrew Skeet, piano

Ian Watson, accordéon, claviers

Tim Weller, percussions

Simon Little, basse

Tosh Flood, guitares

John Evans, guitares

Lucy Wilkins, violon

Calina de la Mare, violon, alto

Chris Worsey, violoncelle

Sarah Field, trompette, saxophones

Christian Forshaw, saxophones, flûte

FIN DU CONCERT VERS 22H30.

Les œuvres

Avec la nouvelle décennie qui débute, les albums de Neil Hannon avec The Divine Comedy vont s'espacer dans le temps. Cela ne signifie pas que l'inspiration est en baisse, mais que son statut d'orfèvre étant désormais reconnu, de nouvelles sollicitations se présentent à lui. En 2009, avec son comparse de Dublin, Thomas Walsh du groupe Pugwash, il enregistre notamment sous le nom Duckworth Lewis Method un album entièrement consacré au... criquet. Et aussi à leur passion commune pour Electric Light Orchestra. À la demande d'un directeur de théâtre, il adapte aussi en comédie musicale le livre pour enfants d'Arthur Ransome, *Swallows and Amazons*, dont la première a lieu à Bristol en janvier 2010.

Cinq mois plus tard débarque un nouvel album de Divine Comedy, le premier depuis sa rupture de contrat avec EMI et la création de son propre label Divine Comedy Records. Cette prise de contrôle totale de la production de ses disques comme de ses concerts, si elle est moins confortable *a priori*, se traduit par une embellie artistique éclatante, et *Bang Goes the Knighthood* possède tous les arômes d'une très haute cuvée, l'une des meilleures de sa carrière. À nouveau enregistré aux studios RAK avec Guy Massey, avec sur la moitié des titres les plantureuses orchestrations de Andrew Skeet, *BGTK* n'a rien d'une autoproduction fauchée mais apparaît au contraire comme l'œuvre la plus cossue de Hannon, d'une variété de tons et de styles qui provoque bien des éblouissements. La longue suite d'ouverture en trois tableaux, « Down in the Street Below », en est la plus belle illustration, tout comme l'euphorique « I Like » qui referme ce disque de toutes les audaces.

Qu'il laisse parler sa fibre satirique dans une charge à la Ray Davies contre les requins de la finance (« The Complete Banker ») ou qu'il creuse au plus profond de sa fibre sentimentale (« When a Man Cries »), Neil est l'auteur-compositeur de toutes les nuances humaines, doublé d'un mélodiste qui ne semble jamais devoir faiblir. « Neapolitan Girl », « Have You Ever Been in Love » ou « Island Life » en sont d'évidentes démonstrations, comme « Assume the Perpendicular » est l'illustration de son obstination, la chanson datant de ses jeunes années d'apprentissage (sous le nom « October ») et ayant été remise sur l'établi de nombreuses fois avant de trouver sa forme accomplie. Un autre titre, « At the Indie Disco », semble évoquer la nostalgie des fêtes lycéennes au son des tubes des Smiths, de The Cure et New Order, mais Neil avouera avoir pour la première fois mis les pieds dans une « disco » peu de temps avant d'écrire la chanson, à l'invitation de Stuart Murdoch de Belle and Sebastian, cette tradition pourtant ici magistralement retranscrite n'existant

pas en Irlande du Nord. Être capable d'encapsuler une époque sans l'avoir vécue est la marque des *songwriters* les plus affûtés, et il en apporte ici une preuve particulièrement éclairante. Dans les chœurs de cette chanson, comme dans ceux de deux autres titres, apparaît la voix acidulée de Cathy Davey, chanteuse irlandaise militante de la cause animale, qui va devenir peu de temps après sa compagne et provoquer des changements dans la vie de Neil qui influenceront l'album suivant, *Foreverland*.

Le couple s'installe dans la campagne de Dublin, dans une vaste maison qui devient vite un refuge pour animaux (ânes, cochons, chevaux, chiens... une véritable Arche de Neil) et sert d'inspiration à l'écriture d'un album plus modestement orchestré que le précédent. Comme McCartney avant lui (*Ram*), Neil Hannon trouve dans la compagnie des bêtes et l'harmonie domestique loin des tumultes urbains une parfaite quiétude de gentleman-farmer. L'album débute par « Napoleon Complex », qui évoque ce syndrome des personnes de petite taille cherchant à compenser leur nature par un destin social hors norme, et ramené à son parcours on peut trouver le parallèle (et l'autodérision qui en émane) assez finement vu. Plusieurs morceaux de bravoure sont encore au programme, notamment « Catherine The Great » (dédié à sa reine Cathy à lui), avec son clavecin étincelant et ses chœurs d'opéra, ou le sublime « To the Rescue », l'une des chansons les plus poignantes de son répertoire, qui résonne à la fois avec leur combat en faveur des animaux et, dans un plan plus large, avec celui des migrants qui affluent sur les côtes anglaises.

Il y a aussi des choses plus légères, comme ce duo très Nancy & Frank Sinatra (« Funny Peculiar ») avec Cathy Davey, ou les touchants « My Happy Place », « Foreverland » ou « The One Who Loves You » qui traduisent cette sensation nouvelle et exaltante d'un paradis enfin trouvé. Neil Hannon n'hésite plus non plus à se muer en acteur de ses chansons, s'inspirant notamment du répertoire français comme sur « The Pact » (écrit en pensant aux chansons d'Édith Piaf) ou ce « I Joined the Foreign Legion (to Forget) », empreint d'une désuétude assumée comme dans les opérettes d'avant-guerre. C'est avec ce disque souvent charmant que se clôture ce cycle rétrospectif pour les 30 ans de *The Divine Comedy*, comme on referme un livre dont chaque page nous aura procuré la sensation de partager une fierté immense et de mesurer la chance d'avoir vécu à la même époque que l'un des musiciens et chanteurs les plus brillants de l'histoire de la pop.

Christophe Conte

BONS PLANS 2022-23

ABONNEZ-VOUS

Bénéficiez de réductions de 15% à partir de 3 concerts et de 25% à partir de 6 concerts choisis dans l'ensemble de notre programmation 2022-23. Profitez de 30% de réduction pour 8 concerts ou plus de l'Orchestre de Paris.

MARDIS DE LA PHILHARMONIE

Le premier mardi de chaque mois à 11h, sur notre site internet, des places de concert du mois en cours, souvent à des tarifs très avantageux.

FAITES DÉCOUVRIR LES CONCERTS AUX PLUS JEUNES

Les enfants de moins de 15 ans bénéficient d'une réduction de 30%.

BOURSE AUX BILLETS

Revendez ou achetez en ligne des billets dans un cadre légal et sécurisé.

MOINS DE 28 ANS

Bénéficiez de places à 8€ en abonnement et à 10€ à l'unité.

TARIF DERNIÈRE MINUTE

Les places encore disponibles 30 minutes avant le début du concert sont vendues sur place de 10 à 30€. Ces tarifs sont réservés aux jeunes de moins de 28 ans, aux personnes de plus de 65 ans, aux demandeurs d'emploi et aux bénéficiaires des minima sociaux.

LES MODALITÉS DÉTAILLÉES DE CES OFFRES SONT PRÉSENTÉES SUR PHILHARMONIEDEPARIS.FR